

Vent

Voici le début de ce poème, où Pierre Emmanuel décrit « l'épaisseur de l'inconscient », qu'il perçoit comme un chaos analogue à « l'épaisseur cosmique antérieure à l'origine ». De cette obscurité impénétrable émerge, un instant, une signification que le langage poétique s'efforce de retenir.

Veni
 D'où
 Naît
 Où
 Naît ce
 5 Vent
 Qui
 Ce vent qui vient avant
 Qui Vient avant que rien n'invoque
 Qui vient avant que rien ne soit pour invoquer le vent
 10 Qui vient soufflant l'invocation d'où naît ce qui invoque
 Le Vent
 Quatre
 Lettres en formation de vol Anges nappant¹ rayant plongeant fléchant
 Vent décollant du magma lent vrtil du souffle longtemps rasant
 15 Éther strié de sillons d'ailes sous le bréchet² se divisant
 Nuées de naphte aux plats remous se malaxant se démêlant
 Immensité d'un coup de bec fichée zénith dans l'inouï
 Que de temps il faudra pourtant pour propager l'unique instant
 Que de temps il faudra pourtant pour que s'allume un mouvement
 20 Que de temps il faudra pourtant pour qu'enfin le commencement
 Fuse à travers tout son néant sitôt innervé s'éteignant
 Que de temps
 Qu'est-ce qui endure avant que ne bouge rien qui puisse encore esquisser le temps
 Qu'est-ce qui refuse à raison qu'il endure, inerte Dedans déniait le sens ?
 25 Cela rétractile qui en soi s'annihile, poids toujours plus poids, tout-occlus En-deçà ?
 Inconscience d'être pénétrable à soi, fluide conçu comme peau tendue
 Par le pou sauteur sur la pellicule d'une ubi-quité nulle qu'il ponctue
 Que de temps
 Pour que
 30 Dans l'huile ocellée³ impensablement dense la surface gauche qui est masse sans fond
 Embryon du regard obturant la naissance cécité interne durcissant sa glu
 Que de temps
 Pour qu'étale dans ce sommeil antérieur à tout et à soi-même
 Ultime état dont tout procède Non-être clos d'avance sur
 35 Cela
 Qui n'est ne fut ni ne sera mais qui en mille éternités de veille
 En mille et mille éternités le dort l'endure intensément
 Cela
 Qui rêve en lui en même temps mille mondes se succédant
 40 Et mille et mille ne faisant qu'un univers toujours le même
 Cela
 Qui mille fois en une fois s'accomplissant retourne avant
 Cela qui tout en existant sommeille avant toute origine
 Dans un Avant se contemplant si pleinement qu'il est Néant
 45 Que de temps pour qu'en ce sommeil
 Cela

1. Couvrant comme d'une nappe.

2. Crête osseuse saillante sur le sternum de la plupart des oiseaux.

3. Parsemée de taches arrondies dont le centre et le tour sont de deux couleurs différentes.

Cela s'ourle, lèvres bleues de négresse, bourrelet charnu de souffle poussant
 Son onde vague après vague à pleine pâte
 Cela oui d'infiniment loin (comment sans d'infinies gestations de lointains
 50 Traduire susciter en mots le dernier pli d'inconcevable Rien)
 Cela tressaille en lieu très sourd met un jamais à s'ébranler depuis toujours
 Et pourtant de bord à bord lame unique
 Électrise tout l'océan d'un seul instant
 Cela
 Que de temps pour qu'à travers tout son sommeil
 Cela profère

Pierre Emmanuel. *Tu* (1978), éd. du Seuil.

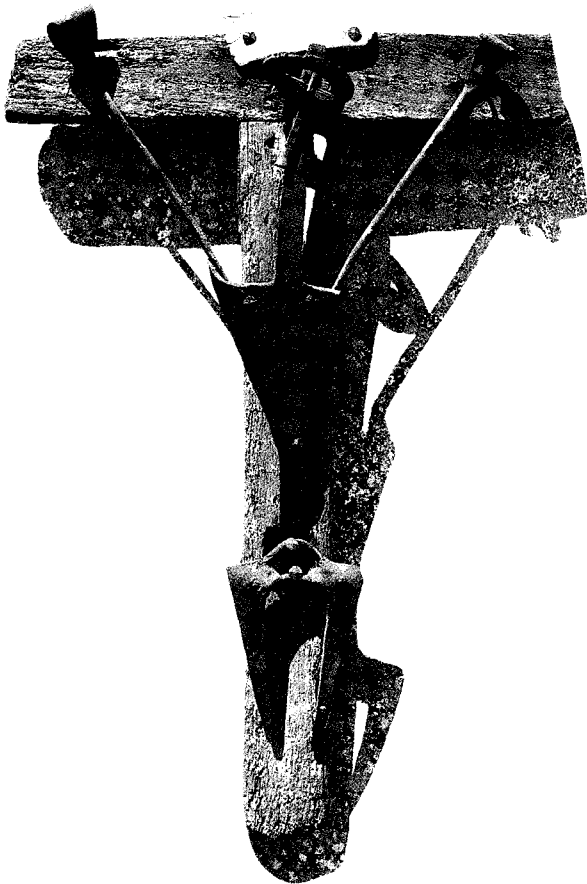
Jean Grosjean : Le Messie (1974)

Né en 1912, le Franc-Comtois Jean Grosjean fut un temps ecclésiastique. Il quitta l'Église en 1950. Familier de l'arabe et de l'hébreu, il a traduit des textes religieux tels que L'Apocalypse et L'Évangile selon saint Jean. Il a également préfacé l'édition du Coran dans la « Bibliothèque de la Pléiade ».

Son œuvre se partage entre des poèmes très lyriques : *Hypostase* (1950), *Apocalypse* (1962), *La Gloire* (1969), et de courts récits poétiques tels que *Le Messie* (1974).

En même temps qu'elle découvre et célèbre dans la nature l'omniprésence de Dieu, cette œuvre accuse son silence et interroge le mystère de la Création. Elle s'inspire volontiers de grandes figures bibliques (la colère de Caïn¹, la pauvreté de Job², le désespoir maternel de Rachel³) pour exprimer ses propres angoisses.

Dans cet extrait du *Messie*, Jean Grosjean évoque à sa manière les premiers pas du Christ sur la terre après sa résurrection...



Roger Bissière (1888-1964), *Le Christ de Boissières*, 1938 (fer forgé, bois et corne, 85 cm de hauteur ; Paris, galerie Jeanne Bucher).

Roger Bissière, qui choisit de vivre au plus près de la nature, établit par cette sculpture un lien très vigoureux entre le travail de la terre et le sentiment religieux.

Jésus marchait sous les étoiles. Il ne se réhabituaît à vivre qu'avec précaution. Il ne fréquentait encore que des tombes et son passage en réveillait les hôtes. Si insignifiants qu'ils aient été, ils avaient eu son expérience du naufrage. Ils se levaient prêts à lui faire escorte, mais il les congédiait gentiment, les laissant empotés dans leur résurrection. Beaucoup par une vieille habitude ou pour retrouver leur veuve et leur orphelin voulurent aller en ville, mais les portes étaient fermées et ces revenants qui pouvaient traverser les murs ne l'osaient pas. Ils gardaient dans des replis d'âme le respect de la matière et piétinaient désœuvrés le long du rempart.

Jésus errait sous des constellations qui n'avaient jamais tourné si lentement. Il se rappela que la nuit où il avait supplié son Dieu entre les oliviers et où les Romains l'avaient mené, les mains liées, chez le pape juif, les astres étaient plus pressés de changer de position. C'était l'ancien monde sans instant et maintenant l'instant était énorme. Il l'avait su dès qu'il s'était assis dans le sépulcre pour délier ses bandelettes. L'angoisse disparue lui avait laissé l'âme démobilisée. Il n'était sorti des ténèbres que pour rencontrer la nuit. Il avait enjambé les corps endormis des gardes que les criaileries juives avaient obtenus d'un colonial pleutre, mais il était délivré des hâtes. Il sentait que vivre n'avait été qu'une aventure raisonnable auprès de la hardiesse de revivre. Merveilleusement mal sûr,

1. Personnage biblique de la Genèse, coupable du premier homicide.

2. Patriarche biblique incarnant l'homme juste frappé par le malheur (le Livre de Job).

3. Personnage biblique de la Genèse, figure exemplaire de la mère.

il s'égarait à tâtons dans la campagne. À peine si, à la longue, ses regards illuminèrent
30 par-dessous les bribes de nuées qui traînaient dans le ciel.

Jésus reconnaissait les odeurs des fleurs que son orteil frôlait dans l'ombre : un
printemps fait de rien, violettes occultes, jacinthes naissantes, pousses de glécome¹.
Hier ç'avait été la fête en ville et la mort, mais dès que le temps redevint quotidien, la
vie que les fêtes effarouchent reparut et Jésus se racclimata. Or Jésus n'aimait pas le
35 gâchis. À mesure que son âme reprenait ses dimensions, il se reprochait même de
s'être levé trop étourdiment d'entre les morts, de n'avoir pas attendu un impératif assez
catégorique². Il retourna ranger les linges funèbres que Joseph et Nicodème³ avaient
prêtés à son corps. Il roula les bandelettes, plia le linceul à part pour servir au suivant
et laissa ouvert le sépulcre dont il avait traversé la porte. Puis il s'aperçut qu'il n'avait
40 plus grand-chose à faire et que la mort manquait d'intérêt. Alors le jour glauque se mit
à poindre dans le ciel embué.

Jean Grosjean, *Le Messie* (1974), éd. Gallimard.

Texte écho

Jean-Claude Renard : *La Braise et la Rivière* (1969)

Né à Toulon en 1922, Jean-Claude Renard, après des études de lettres, travaille dans l'édition (il est en particulier directeur littéraire aux Éditions Casterman pendant vingt ans). Ce métier lui permet de se livrer, en toute liberté, à sa véritable vocation, l'écriture.

Vocation précoce puisqu'il publie dès 1945 son premier recueil de poèmes, *Juan*. Depuis, sa production a été très abondante. L'axe principal de ses livres est toujours orienté vers la foi religieuse. Mais cette foi n'est pas, comme chez Claudel, conquérante, sûre d'elle-même, voire triomphante. Jean-Claude Renard se situe plus près d'un Péguy (dans le refus de considérer la foi comme un confort moral par exemple).

Le poète interroge le « silence » de Dieu et cherche, dans le langage, à définir Dieu. Il en résulte une quête du langage dont le poème semble parfois moins l'aboutissement que le laboratoire expérimental. Quoi qu'il en soit, depuis plus de vingt ans, Jean-Claude Renard travaille à repousser les limites du langage. Tous les moyens sont bons, répétitions, déplacement des catégories grammaticales, usage de l'antithèse, du paradoxe, voire du non-sens.

Dans *La Braise et la Rivière* (1969), comme fréquemment chez Renard, le livre est divisé en nombreux mouvements dont les titres renvoient à des genres formels tels que « notes » ou « récits », ou à la problématique de l'écriture comme « l'espace de la parole ». Par ailleurs, le titre même du livre réunit en une expression l'eau et le feu. Il s'agit ici, pour Renard, de créer une langue où les contraires cohabiteraient harmonieusement.

« Récit 2 »

« Récit 2 » est le deuxième poème intitulé « récit » du recueil. Ce titre laisse à penser que le poème a pour but de raconter une histoire, à la manière d'un roman.

À Marseille, entre l'achèvement et le commencement de la mort,
La Brésilienne était belle.

Elle nommait ta tête, tes épaules.

Je ne savais pas si loin ses mains vides comme l'escalier de l'hôtel

5 Où j'attendais l'ordre de mer.

Elle patientait entre nous.

Mais sa voix gelait dans la nuit, – ses seins étaient traversés d'oiseaux noirs.

Je ne reconnaissais plus rien.

Tu tenais en moi ton absence comme une grande condamnation.

Jean-Claude Renard, *La Braise et la Rivière* (1969), éd. du Seuil.

Texte écho

1. Variété de lierre, dit aussi « herbe de Saint-Jean ».

2. Notion philosophique empruntée à Emmanuel Kant et désignant un commandement que l'esprit se donne à lui-même (il ne s'agit donc pas ici

d'un ordre venu de Dieu).

3. L'un des disciples de Jésus. Il aide Joseph d'Arimathie à l'ensevelir.